

Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière

Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.

Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse:
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse;
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer:
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémence.

Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.
Ce degré, c'est la fièvre. A l'égard des retours

A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.

Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,

Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès, ou le redoublement.

Pour moi, je n'oserais entrer dans ce dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle:

Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.

Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine

Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.

Tout le peuple mutin, léger et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,

Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.

Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé;
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.

La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,

Laisse enfin échapper la matière inquiète:
Aussitôt les esprits agitent sans raison,

Deçà, delà, partout où le hasard le pousse,
Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.

Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent:
Les ministres d'Éole et les flots les agitent;

Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menacé de détruire.

Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversons,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pêche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;

On respire avec peine, et d'un fréquent effort:
Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.
Une famille tout en larmes

G consulte ses regards: il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;

Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déjà destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.

Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'âme en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?

Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour?
Le malade, arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ses moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.

Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:
En vain; car le transport à ce faible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.
Pandore, que ta boîte en maux était féconde!
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière:
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

Laisse enfin échapper la matière inquiète:

Aussitôt les esprits agitent sans raison,

Deçà, delà, partout où le hasard le pousse,

Notre corps, qui frémit à leur moindre secousse.

Le malade ressemble alors à ces vaisseaux

Que des vents opposés et de contraires eaux

Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent:

Les ministres d'Éole et les flots les agitent;

Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,

Frêle et triste jouet de la vague et des vents.

En tel et pire état le frisson vient réduire

Ceux qu'un chaud véhément menacé de détruire.

Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier

Qui ne semble être prêt du naufrage dernier.

De divers ennemis à l'envi nous traversons,

Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos

La fièvre n'ait borné ses funestes complots,

Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pêche:

Le palais se noircit, et la langue se sèche;

On respire avec peine, et d'un fréquent effort:

Tout s'altère, et bientôt la raison prend l'essor.

Le médecin confus redouble les alarmes.

Une famille tout en larmes

G consulte ses regards: il a beau déguiser,

Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.

Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.

Tout ce qui l'environne est d'un triste présage;

Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,

Un autre entre les bras de ses chastes amours,

Une fille pleurante, et déjà destinée

Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.

Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.

L'âme en soi se ramène, encor que nos desirs

Renoncent à regret à des restes de vie.

Douce lumière, hélas! me seras-tu ravie?

Ame, où t'envoies-tu sans espoir de retour?

Le malade, arrivé près de son dernier jour,

Rappelle ses moments où personne ne songe

Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge.

Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser:

En vain; car le transport à ce faible penser

Fait bientôt succéder les folles rêveries,

Le délire, et souvent le poison des furies.

On tente l'émétique alors infructueux,

Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.

Pandore, que ta boîte en maux était féconde!

Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde!

A peine en sommes-nous devenus habitants,

Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,

Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière:

On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

LE QUINQUINA,

POÈME. — 1682.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Louis XIV avait acheté en 1679, du chevalier Talbot, Anglais, le secret d'un remède pour la guérison des fièvres, qui n'était que le quinquina diversément préparé. Malgré les preuves répétées de l'efficacité de ce spécifique, plusieurs médecins se refusaient à l'employer, et traitaient de charlatans ceux qui en faisaient usage. Divers écrits parurent pour et contre le quinquina. La duchesse de Bouillon, qui avait épousé, avec la chaleur qu'elle mettait en toutes choses, la cause de cette écorce salutaire, désira que la muse populaire de la Fontaine en préconisât les vertus. Il ne put résister à ses instances, et il composa son poème sur le quinquina. Déjà d'autres poètes avaient célébré la prévoyance et la générosité de Louis XIV, qui, non content d'avoir magnifiquement récompensé l'étranger qui lui avait donné le secret de la préparation du quinquina, en avait fait acheter à Lisbonne et à Cadix une quantité considérable pour les hôpitaux de son royaume. Malleme de Mésange avait composé sur ce sujet un sonnet adressé au roi, auquel il dit:

Ton bras armé d'un foudre a-t-il semé l'effroi,
D'un mot tu calmes tout, et ta bonté préfère
Le favorable nom de protecteur, de père,
Aux titres glorieux de conquérant, de roi.

C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle
Brave des temps jaloux l'atteinte criminelle
Et se voit en tous lieux ériger des autels;

Déjà vainqueur du Styx et du sombre monarque,
Tu viens pour nous encore anéantir la Parque,
Et tu veux qu'avec toi nous soyons immortels.

Nous avons donné, dans notre *Histoire de la vie et des ouvrages de la Fontaine*, des détails sur la découverte du quinquina, et sur le volume de la Fontaine qui renferme le poème consacré à la louange de ce puissant spécifique. Nous y renvoyons les lecteurs qui désireraient sur ce sujet de plus amples éclaircissements.

Nous remarquerons seulement ici que la Fontaine s'est servi principalement, pour la composition de son poème, du traité d'un médecin de ses amis, intitulé *De la guérison des fièvres par le quinquina*. Ce traité eut une grande vogue, et il s'en fit en peu d'années cinq éditions, savoir: une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683 et 1688. Comme elles parurent toutes sous le voile de l'anonyme, le nom de l'auteur, malgré une si grande publicité, était resté inconnu, jusqu'à ce que nos recher-

ches nous eussent fait découvrir une traduction latine de ce même traité, avec le nom de son auteur. Elle est imprimée dans le *Zodiacus Medico-Gallicus*, quatrième édition, in-4°, 1682, p. 61; et intitulée, *Tractatus de februm curatione per usum quinquina*, au clore Monginot. Dans nos notes, nous avons jugé utile de faire le rapprochement de ce traité, et d'autres de la même époque, avec le poème de la Fontaine. Nous avons aussi fait usage, pour éclaircir plusieurs passages obscurs, d'un travail que le docteur Breschet a bien voulu, d'après notre invitation, entreprendre sur ce poème.

LE QUINQUINA,

POÈME.

A M^{ME} LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

Je ne voulais chanter que les héros d'Esopé:
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope;
Même j'allais cesser, et regardais le port.

La raison me disait que mes mains étaient lasses:
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison; cet ordre accompagné de grâces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,

M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.
Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie!
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,

Disciple de Lucrèce une seconde fois.
Favorisez cet œuvre; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus:
Protégez les enfants d'une muse hardie;

Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie

La duchesse de Bouillon.

Ce vers fait allusion au discours adressé à madame de la Sablière (fable première, livre X), où la Fontaine a traité de l'âme des bêtes.

D'un présent d'Apollon la force et les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale!
Punissons des humains l'infidèle artisan :
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale :
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit : aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte ; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains :
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains,
C'est Phébus Apollon. De lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,
Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du kin², seconde panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots³.
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux ;
Peut-être il la devait donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produis ce trésor sans pareil,
Cet arbre, ainsi que l'or digne fils du soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers :
L'un est l'art de ton fils⁴ ; et l'autre, les beaux vers.

Le mal le plus commun (et quelqu'un même assure

¹ VAR. Du sein.

² La Fontaine a écrit *kin* et *quin*. On écrivait alors *kinkina* ou *quinquina* indifféremment.

³ La Fontaine indique une contrée lointaine, mais n'en désigne aucune en particulier, parce que de son temps on était encore incertain sur le pays d'où l'on tirait le quinquina. Les uns soutenaient qu'il venait de la Chine, et que c'était par cette raison qu'on le nommait *china* ou *kina* ; ils le désignaient en latin par les mots de *cortex chinensis*, écorce de la Chine ; d'autres, mieux instruits, assuraient que c'était une production du Pérou, et le nommaient *cortex peruviansis*, écorce du Pérou. (Voyez de Blegny, *Remède anglais pour la guérison des fièvres*, 1682 in-42, p. 48.) Le premier quinquina paraît avoir été tiré de la montagne de Loxa, près de Quito, dans le Pérou.

⁴ Esculape, fils d'Apollon, et dieu de la médecine.

Que seul on le peut dire un mal, à bien parler),
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Clothon, quand ses mains se lassaient de filer.
Nous en avons en vain l'origine cherchée.
On prédisait son cours, on savait son progrès,
On déterminait ses effets ;
Mais la cause en était cachée.
La fièvre, disait-on, a son siège aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang, dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicious trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Source de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang, véhicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide¹.
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test et le cerveau piqués violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimères,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs².

Leurs malades debout après force lenteurs

Donnaient cours à cette doctrine :

La nature, ou la médecine,

Où l'union des deux, sur le mal agissait.

Qu'importe qui ? l'on guérissait.

On n'exterminait pas la fièvre, on la laissait.

Le bon tempérament, le séné, la saignée ;

Celle-ci, disaient-ils, ôtant le sang impur,

Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée ;

Celui-là, purgatif innocent et très-sûr

(Ils l'ont toujours cru tel), et le plus nécessaire,

J'entends le bon tempérament,

¹ Tout ceci appartient à la doctrine médicale de Galien, qui attribuait toutes les fièvres à une dégénérescence des humeurs produites par une affection particulière du *pneuma*, ou gaz qui circule dans les vaisseaux. Galien avait lui-même emprunté ces idées à la philosophie du médecin Erasistrate. Elles étaient encore en vigueur du temps de la Fontaine, qui ne connaissait ni les écrits de Galien, ni la doctrine d'Erasistrate. (Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet, sur ce poème.)

² Le poète frappe ici tour à tour sur la folie et le ridicule de l'école, et sur le jargon des galénistes. Ce tableau est d'une grande vérité ; et l'on trouve encore dans la pratique soit des médecins, soit des bonnes femmes, qui font ce qu'indique notre auteur. (Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet.)

Faible secours, et secours toutefois.

De prescrire à chacun le mélange et le poids,

Un plus savant l'a fait¹ : examinez la fièvre,

Regardez le tempérament ;

Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce ;

Selon que le malade a plus ou moins de force²,

Il demande un quina plus ou moins véhément.

Laissez un peu de temps agir la maladie³ ;

Cela fait, tranchez court ; quelquefois un moment

Est maître de toute une vie⁴.

Ce détail est écrit ; il en court un traité.

Je louerais l'auteur et l'ouvrage⁵ :

L'amitié le défend, et retient mon suffrage ;

C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.

Je lui dois seulement rendre cette justice,

Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,

Le mystère⁶, et tous ces chemins

Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

Nulla liqueur au quina n'est contraire :

L'onde insipide et la cervoise amère⁷,

Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user

D'une boisson en tisane apprêtée⁸.

Diverses gens l'ayant su déguiser,

Leur intérêt en a fait un Protée.

Même on pourrait ne le pas infuser,

L'extrait suffit⁹ : préférez l'autre voie,

¹ toujours la principale chose à laquelle est due la guérison. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 45.

² Le chevalier Talbot, soit pour déguiser le secret de son remède, soit pour en augmenter l'efficacité, mêlait au quinquina les fleurs de la petite centaurée, et un sel extrait de cette plante ; il y mêlait encore de la graine de genièvre, et beaucoup d'autres médicaments dont on trouvera l'énumération dans l'ouvrage intitulé : *Les admirables qualités du kinkina*, p. 125 à 127 ; et dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 21.

³ Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 65 à 72.

⁴ *Ibid.*, p. 80.

⁵ *Ibid.*, p. 77.

⁶ François de Monginot, dont le *Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina* avait paru en 1679, l'année même que Louis XIV avait acheté ce remède au chevalier Talbot, et qui eut un tel succès qu'on le réimprimait tous les ans.

⁷ « On doit être persuadé que les préparations les plus simples ne sont pas moins sûres que les autres, et que les mystères sont plus utiles à ceux qui distribuent les remèdes qu'à ceux qui s'en servent. » Monginot, Avertissement du *Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina*.

⁸ « On peut aussi composer une bière avec le même remède ; elle aura les mêmes vertus que le vin. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 26.

⁹ « On peut faire enfin l'infusion avec des tisanes communes. » Monginot, p. 29 et 44 ; et à la page 27 et 28 se trouve la composition de cette tisane.

Monginot, p. 18, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, donne la préparation de cet extrait.

C'est la plus sûre¹ ; et Bacchus vous envoie

De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,

Autre antidote, autre bienfait des cieux.

Le moût surtout², lorsque le bon Silène,

Bouillant encor, le puise à tasse pleine,

Sait au remède ajouter quelque prix ;

Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits

Il le sublime, et donne à sa nature

D'autres degrés qu'une simple teinture ;

Soit que le vin par ce chaud véhément

S'imprègne alors beaucoup plus aisément,

Où que bouillant il rejette avec force

Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :

Ce jus enfin, pour plus d'une raison,

Partagera les honneurs d'Apollon.

Nés l'un pour l'autre, ils joindront leur puissance :

Entre Bacchus et le sacré vallon

Toujours on vit une étroite alliance.

Mais, comme il faut au quina quelque choix,

Le vin en veut aussi bien que ce bois :

Le plus léger convient mieux au remède³ ;

Il porte au sang un baume précieux,

C'est le nectar que verse Ganymède

Dans le festin du monarque des dieux.

Ne nous engageons point dans un détail immense ;

Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;

Il me suffit ici de joindre à la raison

Les succès de l'expérience.

Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers

Qui des deux amena les arts dans l'univers :

Nos besoins proprement en font leur apanage :

Les arts sont les enfants de la nécessité ;

Elle aiguise le soin, qui, par elle excitée,

Met aussitôt tout en usage.

Et qui sait si dans maint ouvrage

L'instinct des animaux, précepteurs des humains,

N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains ?

Rendons grâce au hasard. Cent machines sur l'onde

Promenaient l'avarice en tous les coins du monde :

L'or entouré d'écueils avait des poursuivants ;

Nos mains l'allaient chercher au sein de sa patrie :

Le quina vint s'offrir à nous en même temps,

¹ C'est-à-dire en boisson. Monginot, p. 106 de son *Traité*, dit : « Quand les accès sont longs et violents, la boisson doit être préférée aux bols. »

² « Cette même préparation sera encore meilleure et moins désagréable, si on la fait dans le temps des vendanges, mêlant les mêmes choses avec le vin lorsqu'il cuvera. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 26.

³ Monginot est le seul qui conseille cela, et qui recommande de prendre le remède dans le temps des vendanges. C'est tout le contraire dans les traités de ce temps que j'ai consultés : dans tous on recommande de préparer le quinquina avec du bon vin de Bourgogne, et même du vin d'Espagne. Cette dernière méthode est celle que l'on suit encore aujourd'hui. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, p. 124 à 137.)

Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle¹ on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait de quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviraient de matière à former cent héros.
Le quin fera longtemps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées
J'ai pour garants deux demi-dieux :
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire !
Je toucherai du front les bords du firmament².
Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire ;
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivants ;
Ce sujet est trop vaste, et ma Muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière ;
Car pour fournir encore une telle carrière
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un longennui.
J'ajouterai sans plus que le quina dispense
De ce régime exact dont on suivait la loi :
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi ;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence³.
Si le quina servait à nourrir nos défauts,
Je tiendrais un tel bien pour le plus grand des maux.

Les Muses m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, sans passions, en desirs inféconde,

¹ Tout au plus près d'un demi-siècle, puisque les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638 : il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649.

² *Sublimi feriam sidera vertice.*
(HORAT., Od. I, 1.)

³ Le chevalier Talbot permettait bien, quand il administrait son remède, une nourriture légère, et même du poulet et des perdrix ; mais il défendait le laitage, les fruits crus, les viandes salées et épicées, et les pâtisseries. (Voyez *Les admirables qualités du quina*, p. 48.)

⁴ L'apologue qui suit a été inséré, d'après notre indication, dans plusieurs éditions récentes des fables de notre poète.

Vivant de peu, sans luxe, évitait les douleurs :
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre :
Le ciel n'exigeait lors nuls tributs de la terre :
L'homme ignorait les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin :
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales.
Un mélange des deux, par portions égales :
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure ;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris, le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée en fit aussitôt le message.

Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage,
Avec un discours ampoulé
Exagérant nos maladies ;
Jupiter en fut ébranlé :

Ils firent un portrait si hideux de nos vies,
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles :
Qu'ils imputent leurs maux à leur dérèglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament ;
Cette race pourrait avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils :
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal ;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison ; nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété :
C'était rectifier cette inégalité.

Comment les avons-nous traitées ?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce ; elles n'habitent guères
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux

Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux ?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître ;
Retranchez ces jours superflus
Où notre âme ignorant son être
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus :
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Intermède fatal qui partage nos vies.
La fièvre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal à le pouvoir d'étendre
Autant et plus encor son long et triste cours ;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.
Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs ;
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse ;
Nous en célébrerons avecque plus de grâce
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

CHANT SECOND.

Enfin, grâce au démon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images ;
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes ;
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes ;
D'autres temps sont venus, Louis règne ; et les dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux ;
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perle.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux :
Le ciel nous a souvent envoyé des travaux.
D'autres temps sont venus : Louis règne ; et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort ;
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps ; et que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers ;
Je t'en conjure aussi, père de l'univers.
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,
Qui tempérez les airs, qui rénez sur les plantes,
Concurrez pour lui plaire, empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route ;
C'est le bien des mortels : que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'école et ses supôts :
On a laissé longtemps leur erreur en repos.

¹ Le mot est ici pris dans son ancienne acception, et signifie le génie de la poésie.

Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs ! qu'elles pêchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison¹.

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisaient croître le Nil, quand toute eau se renferme,
Et n'ose outre-passer le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors nos cours ?
Le climat est sans pluie ; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents :

En ces lieux nuls ruisseaux courants
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.

Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.

Dès qu'un certain acide en notre corps domine,²
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs ;
Et la fièvre de là tire son origine,
Sans autre vice des humeurs.

Que faisaient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant ? ils saignaient, mais en vain :
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, déchuée en quantité :
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours ;
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours

Tout mal a son remède au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus

¹ Cet alinéa, et celui qui suit, ne sont que la doctrine de François Monginot, mise en vers. (Voyez *De la guérison des fièvres par le quina*, p. 52-57.)

² Dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quina*, p. 58, on lit : « Ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide comme de la principale cause de la fièvre, etc. » et plus loin, p. 44 : « Ayant supposé ce que je viens de dire, que c'est un levain acide qui est la principale cause des fièvres. »

L'antimoine avec le mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le quin⁴ règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion².
Ceux-là même y viendront, et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu, c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit, et son feuillage.
Le premier sert à maint ouvrage ;
Il est ondé d'aurore ; on en pourrait orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure
Aux trésors toujours verts³ que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace et ceux du double mont⁴.

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur⁵.
Quant à ses qualités principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci oit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable ;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu,
C'est cet amer, cet âpre, ennemi de l'acide⁶,

¹ Précédemment il y a le *kin*. Cette variation existe aussi dans l'édition originale.

² Voyez l'avertissement de l'éditeur en tête de ce poème.

³ C'est-à-dire aux feuilles de laurier.

⁴ C'est-à-dire les guerriers et les poètes : Apollon et le dieu Mars étaient également couronnés de laurier.

⁵ Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les botanistes ont bien fait connaître les diverses espèces du genre des quinquinas ; et, malgré leurs travaux, il existe encore une très-grande incertitude pour déterminer les espèces auxquelles appartiennent les noms de ces plantes que l'on vend dans le commerce, et pour distinguer les meilleures. Voici les indications que donnaient à ce sujet les gens de l'art du temps de la Fontaine : « Il faut choisir les écorces noires par dehors, et de couleur de cannelle par dedans. Le moins bon a l'écorce blanche par dehors et jaunâtre par dedans. Les petites écorces, particulièrement celles de la racine, sont les plus excellentes : on les reconnaît par de petites lignes dont elles sont traversées. » (*Les admirables qualités du kinkina*, 1694, in-12, p. 29.)

⁶ Son amertume combat et mortifie le levain des fièvres, l'a-

Double frein qui, domptant sa fureur homicide,
Apaie les esprits de colère agités.

Non qu'enfin toutes apretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil¹.

De lui dépend tout l'effet du remède :
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis
Quelque apreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain².
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante ;
J'ai dit sa force, et voici son destin.
Fille jadis, maintenant elle est plante.

Aide-moi, Muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante
L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.

Si quelque fièvre ardente attaquait ses compagnes,
Si courant parmi les campagnes

Un levain trop bouillant en voulait à leurs jours,
La belle à ses secrets avait alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son âme
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimait un berger qui causa son trépas.

Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.
Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue ; elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort :
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux !
Car de forcer un cœur il est bien moins possible :
Hélas ! aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux ;
Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre³ ;

« mer et l'acide ne pouvant compatir ensemble. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 44 à 46.

¹ Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 56.

² « On peut dire en quelque façon la même chose de la centaurée que du quinquina ; elle est amère, apéritive, et légèrement astringente. On a même vu plusieurs fois la simple décoction de la centaurée guérir des fièvres assez opiniâtres. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 48 et 49.

³ « De quelque manière qu'on donne le quinquina, il est

Les conseils de la tempérance.
Corrigez-vous, humains ; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur¹ impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.

¹ VAR. Flamme.
Cette variante ne se trouve que dans les éditions modernes. L'édition originale et celle de 1729 portent la leçon que nous avons adoptée.

Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.
Éternisez mon nom ; qu'un jour on puisse dire :
Le chanfre de ce bois sut choisir ses sujets ;
Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux :
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie ;
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseraient s'opposer au vouloir d'Uranie.

FIN DU POÈME DU QUINQUINA.